

**« Balaie tout sur son passage.
Son charme absolu et son casting sont irrésistibles »**

TÉLÉRAMA



« Stella Wendick, magnétique »

CAHIERS DU CINÉMA ★★★

« Crève l'écran... et les cœurs »

PREMIERE ★★★

**« Une chronique vivace qui court après la grâce des premières fois.
Une merveilleuse année italienne. »**

TROISCOULEURS

**« Laura Samani fait de l'adolescence un moment du lent envol vers la vie d'adulte.
Miracle d'un moment précieux où tout se fait se défait. »**

LE MONDE ★★★

**« Le plus beau premier baiser de l'année.
L'une des révélations du printemps »**

LES ECHOS ★★★

**« Laura Samani renouvelle avec habileté
et intelligence le genre du « teen movie » »**

LA CROIX ★★★

**« Tendresse et nostalgie émanent de ce film bouleversant
qui se déploie comme un souvenir d'enfance »**

LES FICHES DU CINÉMA ★★★

**« Déborde de rires et de larmes,
d'amour et d'amitié. »**

LE PROGRÈS

**« Un charme inouï,
une justesse de ton et de regard »**

BANDE À PART

« Un récit d'apprentissage gorgé de soleil et de vitalité »

TÉLÉ 7 JOURS ★★★

« Très juste et délicat sur le sexisme ordinaire »

LE PARISIEN

« Une sensibilité qui fait mouche »

LIRE MAGAZINE

**« Une jolie chronique adolescente, solaire,
qui évoque les premiers émois.
Un trio de jeunes acteurs, criants de vérité. »**

TÉLÉPOCHE

**UNE ANNÉE
ITALIENNE**

UN FILM DE LAURA SAMANI

ALLOPINÉ

3.5





Télérama

Une année italienne

Laura Samani

Trieste, années 2000. Fredrika, Suédoise de 17 ans, débarque dans une classe de garçons. Un formidable récit initiatique sur les vertiges de la jeunesse.

 Dire d'abord, haut et fort, qu'à partir d'une histoire d'éducation sentimentale, et donc un sujet qui peut sembler rebattu, une jeune réalisatrice réussit le prodige de faire un film neuf et irrésistible de délicatesse. Nous sommes en septembre 2007 et, pour cause de mutation de son père, Fredrika, jeune Suédoise de 17 ans, se retrouve à Trieste, seule fille dans une classe de terminale de garçons au lycée technique de la ville. Rien que la scène d'ouverture annonce l'élan dans lequel *Une année italienne* va nous embarquer, et ne plus nous lâcher : au son satiné de la chanson *The Future*, du groupe Andy Warhol Banana Technicolor, un plan-séquence nous fait monter un long escalier vers l'entrée de ce lycée Marie-Curie, puis pénétrer dans ses couloirs aux murs défraîchis, jusqu'à une porte de classe où, devant le trou de la serrure, est massée une dizaine de petits mecs en surchauffe. Derrière la porte, une fille, dont on ne voit d'abord que le dos et les cheveux châtain blond. Quand elle se retourne, on comprend

immédiatement que cette jeune beauté va être la particule élémentaire, nucléaire, du film et faire mûrir en accéléré ceux qui oseront la côtoyer de près.

Après quelques blagues très lourdes, à la limite du harcèlement, Fredrika acceptera le diminutif plus masculin de Fred et trouvera progressivement sa place au centre d'un trio de potes à la vie à la mort : Antero, le baba cool romantique, Pasini, le provocateur mélancolique, et Mitis, le nounours protecteur. Début, entre cuites, fêtes et jeu « Action ou vérité » dans un « quartier général » où Fred est la première à pénétrer, d'un quatuor amical inséparable. Mais jusqu'à quand ? Jusqu'à ce que, évidemment, l'amour, le désir et le regard des autres s'en mêlent...

La réalisatrice Laura Samani transpose l'action d'*Un anno di scuola*, la nouvelle culte mais peu connue écrite en 1929 par Giani Stuparich, dans ces années 2000, où elle était elle-même élève de ce lycée, dans une ambiance à mi-chemin entre l'énergie pop et la nostalgie lascive d'une ville frontalière aux parfums maritimes et dé-

suets. Elle dépoussière tout, réinvente la dynamique de la jeunesse, dans ses moments de complicité idéale comme dans sa cruauté, avec une douceur inédite, acidulée, et une intelligence de chaque regard, chaque dialogue, chaque étreinte. Comme si Trieste devenait la nouvelle carte du Tendre (et du triste) de ce moment d'adolescence où tout paraît éternel et rien ne l'est, où tout est léger et tragique à la fois. Sa mise en scène magique des corps en mouvement (entre eux, vers un avenir incertain) repose, aussi, sur ses interprètes. Dans cette merveille de casting sauvage, il y a, notamment, le débutant Giacomo Covi, qui remporta le prix Orizzonti du meilleur acteur à la Mostra de Venise en 2025, et Stella Wendick, néo-Anna Karina, blonde et solaire... Film sur l'intégration et la désintégration et sur un féminin singulier, têtu, balayant tout sur son passage, *Une année italienne* provoque un ravissement.

► Guillemette Odicino

| *Un anno di scuola*, Italie (1h42)

| Scénario : L. Samani et Elisa Dondi
Avec Stella Wendick, Giacomo Covi, Samuel Volturmo, Pietro Giustolisi.

LIRE p. 40.

Samuel Volturmo, Giacomo Covi, Stella Wendick et Pietro Giustolisi : une merveille de casting sauvage.



L'aura de la jeunesse

À 36 ans, elle fait partie d'une nouvelle génération de cinéastes italiennes. Avec son deuxième long métrage, Laura Samani signe un magnifique récit sur l'adolescence, qu'elle situe à Trieste, sa ville natale.

On ne serait pas sur une banquette de l'hôtel Majestic en plein Festival de Cannes, où Laura Samani officie comme membre du jury d'Un certain regard, et on ne saurait pas qu'elle est née à Trieste il y a trente-six ans, on croirait retrouver une des adolescentes de son second long métrage, *Une année italienne*, irrésistible récit d'apprentissage sur l'amitié et le désir qui circulent entre trois délicieux *ragazzi* et une fille plus émancipée venue de Suède. Petite marinière en coton et intense regard gris-vert, la scénariste-réalisatrice attaque d'emblée sur sa découverte de la nouvelle *Un anno di scuola*, écrite en 1929 par Gianì Stuparich, originaire, comme elle, de cette ville italienne frontalière aux multiples influences culturelles: « Je l'ai lue quand j'étais au lycée, ce même lycée de Trieste où se déroule l'histoire, en 1901, l'année où l'Empire austro-hongrois qui dominait la ville décida d'ouvrir les lycées aux filles. Une expérience métanarrative! Il faisait partie du programme scolaire, au milieu d'autres œuvres classiques, comme *La Divine Comédie*, de Dante, alors que c'est un livre peu connu dans le reste de l'Italie et totalement inconnu ailleurs en Europe, qui traite des premières amours, de la façon dont l'amitié est constamment mise à mal par les questions de genre. Des sujets si proches de nous... »

Avec son premier long métrage *Piccolo corpo*, Laura Samani avait déjà réalisé un film d'époque, donc basta sur « les chevaux, les longues jupes et l'absence d'électricité »:

UNE ANNÉE ITALIENNE

Par Guillemette Odcino

«Je voulais quelque chose de plus simple et, surtout, de différent. J'ai donc décidé de situer l'histoire en 2007, l'année de ma propre remise de diplôme ! C'était plus amusant, et cela me permettait une approche anthropologique, pour comprendre pourquoi une histoire d'adolescents du siècle dernier me parlait encore aujourd'hui. » Avec Elisa Donati, sa coautrice, elles comprennent vite que la différence majeure concerne la discrimination entre les sexes et... c'est tout. Car, pour le reste, rien n'a vraiment changé dans les relations entre garçons et filles et leur besoin d'exprimer leur liberté : «C'est une histoire cisgenre hétérosexuelle, avec des garçons qui aiment les filles et des filles qui aiment les garçons. On n'explore donc pas toutes les autres possibilités. Mais, déjà, cela me permettait de parler des corps, comme j'ai toujours aimé le faire. »

En effet. Comme dans son court métrage montré à la Cinéfondation du Festival de Cannes en 2016, *La santa che dorme* («La sainte endormie»), où une jeune fille, dans un état de mort apparente, est choisie pour une procession religieuse à la place d'une statue. Puis dans ce *Piccolo corpo*, très remarqué à la Semaine de la critique en 2021, mélange frappant de réalisme rural, dialectes compris, et de mysticisme sur une jeune mère résolue à sauver l'âme de son bébé mort-né dans les montagnes du Frioul en 1900, et qui trouve un allié en la personne d'un brigand marginal à l'identité fluide. Laura Samani, que l'on peut inscrire dans

cette nouvelle génération de cinéastes italiennes, telle Alice Rohrwacher, qui mêlent récits féminins et traditions populaires, semble née pour tenir une caméra, et pourtant, c'est au bout de quelques chemins de traverse que le cinéma s'est doucement imposé à elle.

Avant d'entrer au prestigieux Centro sperimentale di cinematografia à Rome, elle a ainsi étudié la philosophie, les lettres et les arts du spectacle à l'université de Pise, et même rêvé d'être... paysagiste. «J'ai longtemps été indécise ! C'est par hasard que je me suis passionnée pour le cinéma. Pour me rendre compte que c'est assez similaire avec l'art du paysage : on fantasme, on planifie, d'un côté la nature, de l'autre, les êtres humains. Projeter des espaces, c'est projeter des comportements... Et, comme la nature, un film est imprévisible : le vivant n'obéit pas, et c'est ce qui est beau. » À son merveilleux quatuor masculin-féminin d'*Une année italienne*, Giacomo Covi, Pietro Giustolisi et Samuel Volturino découverts dans les bars de la ville, et Stella Wendick, étudiante en cinéma à Stockholm, qui a appris l'italien pour le rôle, on peut d'ailleurs ajouter un cinquième personnage : Trieste, sous toutes ses coutures et ses artères, où elle pense se réinstaller après s'en être longtemps éloignée, comme si ce tournage lui en avait rappelé le charme étrange et doux. Les lieux, Laura aime ça, les vrais comme les inventés, à l'image de L'Embuscade, cette petite imprimerie désaffectée élue comme quartier général par les trois garçons du film et qui n'existe pas dans la nouvelle de Giani Stuparich : «Et pour cause, puisque dans le livre, le trio se sépare dès que la fille arrive pour des raisons de jalousie. Moi je voulais, au contraire, les voir évoluer ensemble, libres dans cette "grotte" où ils font ce qu'ils veulent, et que le film raconte la dynamique qui va les séparer... »

Quand elle écrit ses scénarios, Laura Samani, qui ne cite jamais aucune référence de cinéma, lit beaucoup d'essais et, cette fois, sur sa table de chevet étaient posés des ouvrages du sociologue Arnold van Gennep, spécialiste des rites de passage. Rien de théorique pourtant dans ce film qui déborde de toute l'énergie de la jeunesse et de la fiction : «J'adore la fiction ! C'est un tamis qui permet de ne garder que les pépites du réel. Et j'envisage un film comme une collaboration, un échange constant avec mes jeunes interprètes. J'aime passer du temps avec eux, les observer, leur parler, et qu'eux aussi m'observent. Je ne suis pas du genre à arriver sur un plateau avec toutes les idées parfaitement claires. Une fois, on m'a dit que le réalisateur est celui qui détient le secret du film. J'ai d'abord adoré ce principe avant de comprendre, rapidement, que c'était n'importe quoi ! Cela peut être très toxique sur un tournage de se croire détenteur d'un secret, alors que cela doit être un lieu de guérison mutuelle. Ce réconfort partagé grâce aux histoires est la raison pour laquelle je fais ce métier. »

Dans la bouche de cette fille de médecins et cinéaste du charnel, le verbe «guérir» résonne fort, même si c'est avec une douce litote («Je n'étais pas au mieux de ma forme») qu'elle confie qu'entre *Piccolo corpo* et *Une année italienne* elle a dû se battre contre un cancer du sein. Les corps étrangers, la résistance des femmes, sensuelle ou mystique, quel que soit le siècle : le cinéma de Laura Samani n'a sûrement pas fini d'étonner par sa vitalité forcenée, sa foi dans la puissance des récits. Pour le moment, elle réfléchit posément à la suite, lisant beaucoup pour trouver de nouvelles inspirations : «L'avenir est toujours incertain, non ? Mais heureusement, il y a le pouvoir des histoires. À travers elles, nous devons nous épanouir ensemble et avec les autres. » ●

Une année italienne

★★★★☆ SORTIE 10 JUIN

UN ANNO DI SCUOLA DE LAURA SAMANI
AVEC STELLA WENDICK, GIACOMO COVI, PIETRO
GIUSTOLISI... (ITALIE, 1H42)

Pour son deuxième long métrage – après *Piccolo corpo*, en 2022 –, l'Italienne Laura Samani imagine un scénario hybride, né de l'amalgame de la trame d'un roman datant de 1929 (*Une année d'école*, Gianì Stuparich) et d'éléments autobiographiques. Son double à l'écran, c'est Fred (Stella Wendick), étudiante suédoise transférée dans un établissement technologique du nord-est de l'Italie dans les années 2000. Au milieu de ce bouillonnement de testostérone (population lycéenne exclusivement masculine oblige), un groupe de garçons la prend sous son aile. Et les quatre compères de se lancer à corps perdu dans ces vagabondages adolescents où l'innocence n'a bientôt plus sa place.

Il y a, dans *Une année italienne*, quelque chose du *teen movie* américain et de son observation des premières vicissitudes amoureuses, mais aussi de ces récits d'apprentissage hérités des littératures naturalistes. L'amertume de la désillusion est sublimée par une photographie jouant des contrastes d'ombre et de lumière, de creux et de pleins. Lancée tous azimuts au gré de ces clairs-obscurs essentiellement mélancoliques et relevant parfois presque du pictural, la bande d'interprètes amateurs – Stella Wendick, Giacomo Covi, Pietro Giustolisi et Samuel Volturino –, dénichés par la réalisatrice et son directeur de casting, crève l'écran... et les cœurs. ● CDE



UNE ANNÉE
ITALIENNE

PREMIERE



Fred et les garçons

LA
CHRONIQUE
d'Olivier De Bruyn



Pour la troisième fois consécutive, l'Italie, pays où le ballon rond est roi, ne participe pas à la Coupe du monde de football, ce qui, n'ayons pas peur des mots, constitue une sorte de traumatisme national. Même si l'on est conscient que la vitalité des cinéastes transalpins indiffère les tifosi purs et durs, il est de notre devoir d'applaudir à tout rompre le nouveau film de Laura Samani, déjà repérée en 2021 avec « *Piccolo Corpo* », sélectionné à Cannes dans la section « La Semaine de la critique ». Une demi-décennie plus tard, la réalisatrice joue la carte de l'anachronisme dans « *Une année italienne* » puisque, dans son deuxième film très inspiré, Samani adapte librement un récit de l'écrivain Giani Stuparich publié à la fin des années 1920 et dont elle déplace l'intrigue en... 2007. Fredrika, surnommée Fred, quitte sa Suède natale en compagnie de son père pour l'Italie où ce dernier doit mener un programme de restructuration sévère dans une entreprise de Trieste. Sur place, l'héroïne, 17 ans, intègre un lycée où elle se fait rapidement remarquer pour sa nationalité « exotique », pour ses excellents résultats scolaires et, surtout, pour son charme et sa beauté qui électrisent les garçons et attisent la jalousie des filles. Soumise à de diverses tentatives de bizutage, Fred devient amie avec trois garçons inespérables : Antero, tout en séduction dandy, Pasini, dragueur compulsif en deuil d'un frère, et Mitis, incarnation du pote sympa et dévoué. Soucieuse de trouver sa place dans ce microgroupe soudé par une amitié indéfectible, Fred participe à toutes les aventures déviantes fomentées par le trio et, sans le vouloir, sème la zizanie en son sein. Son idylle cachée et brûlante avec Antero complexifie encore la situation. Il est rare que les films sur la postadolescence échappent aux clichés et aux figures imposées. Laura Samani, qui a découvert le livre de Giani Stuparich lors de ses années de lycée à Trieste, évite tous les pièges donc avec son « *Année italienne* ». Cette petite merveille de délicatesse dépeint avec acuité les ambivalences de chaque personnage, met en scène la complexité de leurs relations et, surtout, décrit le parcours émancipateur de Fred qui subit l'opprobre de tous ceux et toutes celles qui l'envient secrètement. En prime, la réalisatrice, dans une scène irrésistible située dans un poste de douane abandonné, filme le plus beau premier baiser de l'année. Presque de quoi consoler et attendrir les plus ardents supporters de foot.

UNE ANNÉE
ITALIENNE

Les Echos



Le Monde



UNE ANNÉE ITALIENNE



Stella Wendick (Fred), dans « Une année italienne », de Laura Samani. ARIZONA DISTRIBUTION

Laura Samani replonge dans ses années d'adolescence

Le film est librement adapté du roman de Giani Stuparich, publié en 1929

UNE ANNÉE ITALIENNE



Souvenirs de jeunesse. *Une année italienne*, le deuxième long-métrage de Laura Samani, est né au croisement de deux sources disparates. Librement adapté du court roman de l'écrivain et journaliste Giani Stuparich, *Une année d'école*, publié en 1929, le film est également nourri de nombreuses anecdotes liées à l'adolescence de la réalisatrice. Laura Samani a ainsi situé l'action d'*Une année italienne* non pas en 1909-1910 comme dans le livre mais en 2007-2008, quand elle a passé son bac. Le film est d'ailleurs tourné dans son ancien lycée, à Trieste, cette ville portuaire située dans le nord-est de l'Italie, à la frontière avec la Slovénie.

Le roman de Giani Stuparich s'intéressait au parcours d'Edda, première femme à intégrer une classe préparatoire jusqu'alors uniquement composée de garçons, provoquant un trouble inédit chez ses camarades. En écho, *Une année italienne* est centré autour du personnage de Fred (Stella Wendick), une adolescente

suédoise qui vient d'emménager à Trieste avec son père, et qui se retrouve dans une classe de terminale ne comptant aucune autre fille. D'abord regardée avec une forme de curiosité, sujet de brimades sexistes, elle se lie peu à peu d'amitié avec trois garçons. Antero (Giacomo Covi), introverti, bon élève, toujours un livre à la main; Pasini (Pietro Giustolisi), séducteur fragile, qui aime à sécher les cours; et Mitis (Samuel Voltorno), plus posé, qui a déjà une histoire avec une jeune femme.

Entre joie et gravité

Avec *Une année italienne*, Laura Samani fait de l'adolescence un moment de lent envol vers la vie d'adulte. Entre les scènes au lycée et celles, plus nombreuses, qui se passent à l'extérieur, la réalisatrice s'attache à raconter cette sociabilité particulière fondée sur une forte camaraderie, des jeux où explorer son désir, la légèreté de la fête. Les adolescents du film vivent comme dans un cocon, coupés de leurs parents. Ils se retrouvent dans des bars de la ville ou des lieux extérieurs isolés. Antero, Pasini et Mitis ont même un local à eux, « l'embuscade », où ils

L'œuvre est tournée dans l'ancien lycée de la réalisatrice, à Trieste, dans le nord-est de l'Italie

passent des nuits entières à boire et discuter. Et où s'infiltrer peu à peu Fred, malgré la règle initiale interdisant aux filles d'y venir.

Une attention particulière est accordée à ce personnage qui nous ouvre l'accès à ce monde. Si sa féminité la coupe des autres au départ, Fred va peu à peu intégrer les codes des trois garçons. Elle se mêle à leurs lieux, à leur langage, s'exposant à une forme de défiance de la part des adolescentes. La musique, l'alcool, le travail scolaire sont des vecteurs de partage centraux. « Je la vois comme un mec », finit par résumer Mitis à sa petite amie qui se plaint de n'être jamais allée à l'embuscade.

Mais le désir va jouer les éléments perturbateurs, mettant

peu à peu en péril les liens noués avec Fred, et, par rivalité, entre les trois garçons. *Une année italienne* accompagne alors la jeune expatriée dans un cheminement de réappropriation de sa féminité et de son désir, tout en soulignant les jugements qui pèsent sur la sexualité des femmes.

Avec sa mise en scène accompagnant en mouvement à la steadicam ses personnages interprétés par de jeunes acteurs magnétiques, Laura Samani insiste sur ce temps partagé entre joie et gravité. Quelque chose se joue d'un moment de la vie où déjà pointent les fêlures, les deuils traversés, la fragilisation d'une classe ouvrière, les inégalités d'opportunités. Et en même temps, l'élan de la jeunesse, le souffle d'histoires qui restent à écrire, d'un monde qui bouge, à l'image de l'ouverture de la frontière avec la Slovénie. Miracle d'un moment précieux où tout se fait et se défait, il y a un siècle de cela, comme encore aujourd'hui. ■

BORIS BASTIDE

Film italien et français de Laura Samani. Avec Stella Wendick, Giacomo Covi, Pietro Giustolisi et Samuel Voltorno (1 h 42).

TROISCOULEURS

UNE ANNÉE
ITALIENNE

sortie le 10 juin

de Laura Samani

Arizona (1 h 42)



Adapté du bref roman de Giani Stuparich paru en 1929, ce teen movie brouille les pistes. Faussement angélique, il se focalise sur un personnage en lutte contre le patriarcat.

Par Léa André-Sarreau

Laura Samani a un don pour faire exister les héroïnes obstinées. Agata (Celeste Cescutti), la mère endeuillée de son premier long *Piccolo corpo*, bravait l'hostilité des montagnes pour baptiser son bébé mort-né. Dans *Une année italienne*, Frederika, lycéenne suédoise débarquée au lycée technique de Trieste (Stella Wendick), affronte une adversité tout aussi redoutable : le regard des garçons. Seule fille de sa classe, elle se frotte à l'hostilité de ses camarades, avant de former un groupe inséparable avec le trio Antero, Pasini et Mitis, tous plus ou moins enamorés d'elle. Que faire de nos souvenirs de jeunesse, des élans perdus ? La question affleure partout dans cette chronique vivace, qui court après la grâce des premières fois, sans chercher à la ressusciter avec une nostalgie facile. Sous ses airs juvéniles, son grain vintage et ses ellipses enlevées, le film repousse, en même temps qu'il l'annonce, la fin d'une saison sentimentale. Car l'année insouciante de Frederika se solde par un amer retour à la réalité. Il faudra qu'elle paye le prix pour sa liberté, son insolence. Dans un dernier segment cruel, le film dévie ainsi de sa trajectoire naïve pour prendre un virage social. La masculinité toxique et le *slut-shaming*, comme autant de résidus du patriarcat, sonneront le glas de cette merveilleuse année italienne.



Critique

« Une année italienne » : une chronique adolescente pleine de charme

Une jeune Suédoise intègre un lycée technologique de Trieste essentiellement masculin et se rapproche d'un trio d'amis inséparables dont elle va peu à peu bousculer l'équilibre. Laura Samani livre, le temps d'une année scolaire, un récit d'apprentissage subtil sur les relations entre garçons et filles à l'adolescence.

Une année italienne de Laura Samani | Film italien, 1 h 42 | Comédie dramatique

Nous sommes en 2007 et Fredrika, une jeune Suédoise de 17 ans dont le père vient d'être muté à Trieste, entre en terminale dans un lycée technologique pour préparer le bac. Seule fille dans une classe de garçons, son arrivée ne passe pas inaperçue dans cette Italie du Nord où la culture est encore très machiste.

Entre remarques sexistes et blagues douteuses, l'intégration dans cet univers masculin est rude. Et les filles du lycée voisin ne sont pas beaucoup plus tendres avec elle. Fred se rapproche alors d'un groupe de trois amis liés depuis l'enfance et en adopte les codes virilistes pour mieux s'intégrer. Avant que jeu de séduction et rivalités amoureuses viennent bousculer l'équilibre du groupe.

Le temps d'une année scolaire, de la rentrée à l'examen final, la réalisatrice italienne Laura Samani observe à la manière d'une entomologiste les dynamiques entre filles et garçons à l'adolescence et livre un récit d'apprentissage féminin à la fois solaire et poignant porté par le naturel de ses quatre jeunes acteurs principaux, tous non professionnels.

Le poids du regard et du désir masculin. La cinéaste qui avait signé en 2021 un premier film remarqué, *Piccolo corpo*, s'est inspirée à la fois de sa propre expérience de lycéenne et d'un roman de Gianni Stuparich, *Un anno di scuola*, datant de 1929 dans lequel elle s'était à l'époque reconnue. L'histoire d'une jeune femme, Edda, qui intègre un établissement jusque-là réservé aux hommes et assume son ambition malgré le regard des autres.

Transposée un siècle plus tard, l'histoire prend toute sa dimension féministe. La réalisatrice s'attarde sur le poids du regard et du désir masculin sur le corps de Fred. La jeune fille doit le dissimuler sous des vêtements larges et renoncer à sa féminité pour être acceptée comme alter ego par ce groupe de garçons et accéder à leur refuge secret baptisé « L'embuscade ». Rien de caricatural dans la démarche de la cinéaste. Elle prête autant d'attention aux trois personnages masculins - Antero, Pasini et Mitis - avec chacun leur caractère et leurs blessures secrètes qui les rendent particulièrement attachants.

Entre jour et nuit, entre révision et soirées festives, cette chronique pleine de charme restitue très finement toute la complexité du passage à l'âge adulte lorsqu'il s'agit de quitter le groupe pour assumer sa destinée individuelle, de sacrifier l'amitié à ses désirs. « Tu as remarqué que si tu mets une pomme entre deux kiwis, ils mûrissent plus vite ? Tu es la pomme », explique le père de Fred à sa fille quand le groupe finit par se déchirer. Laura Samani renouvelle avec habileté et intelligence le genre du « teen movie », et on se laisse porter avec beaucoup de plaisir par cette histoire universelle dans laquelle chacun pourra se reconnaître.



Troublant mélo

Septembre 2007. Fred, 17 ans, intègre la terminale d'un lycée technique de Trieste au moment où son père intègre la direction d'une usine locale. Originnaire de Suède, la jeune femme ne passe pas inaperçue. Elle se retrouve vite courtisée par tous les garçons de sa classe. Il y a là Antero, un gamin réservé et secret. Et Pasini, le playboy de l'école qui dissimule un mal-être profond. Mais aussi Mitis, au profil plus protecteur.

Ces trois amis ont pris l'habitude de passer leurs soirées dans un café désaffecté dont ils ont la clé. L'irruption de Fred au cœur de ce trio va, bien entendu, bouleverser l'équilibre du groupe. L'amitié fraternelle qu'entretiennent ces jeunes hommes va alors vaciller quand ils vont se découvrir rivaux.

Repérée en 2016, au festival de Cannes, avec son premier court-métrage, *La santa che dorme*, la réalisatrice Laura Samani adapte ici une nouvelle de Gian Stuparich parue en 1929. En la transposant aujourd'hui, la cinéaste transforme un classique chassé-croisé sentimental en une chronique adolescente douce-amère.

Servi par de remarquables comédiens (Stella Wendick, Giacomo Covi, Pietro Giustolisi et Samuel Volturmo) ce film est d'autant plus réussi qu'il est intégralement tourné dans la ville natale de Laura Samani, ce qui lui insuffle une troublante dimension autobiographique.

Baudouin Eschapasse.



« Une année italienne » : le beau portrait d'une adolescente

Fred, une Suédoise de 17 ans, emménage à Trieste dans le nord de l'Italie. Depuis la mort de sa mère, elle vit seule avec son père, qui lui laisse beaucoup de libertés. Dans son lycée, elle subit les regards insistants et les remarques graveleuses des garçons. Mais Fred a du caractère et se lie d'amitié avec trois d'entre eux, avec qui elle boit et fait la fête. Jusqu'au moment où elle se rapproche de l'un des trois...

Porté par un personnage principal charismatique, « Une année italienne » est un film très juste et délicat sur le sexisme ordinaire que subissent les jeunes filles et le harcèlement qui couve. Lorsque le groupe d'amis éclate, c'est Fred qui en est tenu responsable et les garçons, eux, se serrent les coudes. Le long-métrage est sublimé par l'interprétation très intense de la comédienne Stella Wendick (dont c'est le premier film).

Catherine Balle

La note de la rédaction : ★★☆☆☆ 3.5/5

« Une année italienne », comédie dramatique italienne. Avec Stella Wendick, Giacomo Covi, Pietro Giustolisi... 1h42.



Une année italienne (Un anno di scuola) de Laura Samani

Une lycéenne suédoise arrive en Italie et tente de s'intégrer dans un groupe de garçons qui va lui permettre de faire son éducation sentimentale. Tendresse et nostalgie émanent de ce film bouleversant, qui se déploie comme un souvenir d'enfance.

COMÉDIE DRAMATIQUE
Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Stella Wendick (Fred), Giacomo Covi (Antero), Pietro Giustolisi (Pasini), Samuel Volturmo (Mitis), Magnus Krepper (le père de Fred), Silvia Gallerano (la professeure Banti), Maurizio Zaccogna (le professeur Parmeggiani), Paolo Fagiolo (le concierge), Sofia Mercandel (Alice), Luna Isabel Perosa Perez (Valeria), Aurora Fabris (Irene), Stefano Attruia (le professeur Chiti), Giorgia Gregori (Giada), Paola Bonesi (l'infirmière), Cristina Rolli (l'héroïne de la fête).

Scénario : Laura Samani et Elisa Dondi **D'après :** le roman *Une année d'école* de Gian Stuparich (1929) **Images :** Inès Tabarin **Montage :** Chiara Dainese 1^{re} assistante réal. : Daniela Baldassarre **Scripte :** Manuela Migliore **Son :** Luca Bertolin, Riccardo Spagnol et Vincent Arnardi **Décor :** Federica Bologna **Casting :** Davide Zurolo **Production :** Nefertiti Film et Rai Cinema **Coproduction :** Tomsa Films et Arte France Cinéma **Producteurs :** Nadia Trevisan et Alberto Fasulo **Coproducteurs :** Thomas Lambert et Olivier Père **Distributeur :** Arizona Distribution.



© Arizona Dist.

★★★ Adaptation d'*Une année d'école*, écrit en 1929 par Gian Stuparich, *Une année italienne* voit son autrice, Laura Samani, réserver un traitement de toute évidence personnel à son argument de départ (le roman évoque l'intégration d'une jeune fille dans une école réservée aux garçons), pour mieux transcender les codes éculés du "coming of age", par le biais du politique et de la dynamique de groupe notamment, et au fil d'un récit se déployant à la façon d'un souvenir d'enfance. À une narration linéaire, elle a par exemple préféré une succession de scènes isolées, toutes centrées sur Frederika, sa protagoniste, et montrant comment celle-ci devient, plutôt qu'une femme, une amoureuse embrassant sa féminité. Mais les affres sentimentales de Frederika ne portent par ailleurs pas ombrage au contexte économique-politique qui sous-tend le récit, d'autant plus touchant qu'il est évoqué de façon indirecte. Par le sort réservé à l'une de ses camarades, dont le père, ouvrier, s'apprête à subir un plan social - orchestré par le père de Frederika -, le film dresse le tableau subtil d'une région sinistrée, et d'autant moins encline à apprécier la présence d'une étrangère. Car c'est au fond de cela qu'il est question : se sentir en permanence étranger à un groupe, quel que soit son degré d'intégration à celui-ci (ou de "dés-intégration" : en témoignent les inscriptions injurieuses sur les murs de l'école et les tentatives de bizutage). Et, dans cette dialectique entre intégration et "dés-intégration", se joue encore autre chose : la construction de la féminité à l'âge déterminant de l'adolescence. Or, par ses plans larges, qui ne perdent jamais de vue la dynamique de groupe, le film témoigne de ce que Frederika façonne elle-même cette féminité, à partir de choix constants - de séduction parfois, de sensibilité toujours. **_C.A.**

102 minutes. Italie - France, 2025
Sortie France : 10 juin 2026

◆ RÉSUMÉ

Frederika, jeune suédoise, suit son père envoyé en Italie pour mettre en place un plan social dans une entreprise où de nombreux ouvriers risquent de perdre leur emploi. Cette situation tendue, dont elle mesure peu à peu les conséquences, pèse sur son quotidien. À son arrivée au lycée, elle rencontre Pasini, dragueur et rêveur, Mitis, organisateur de soirées, et Antero, passionné de littérature. Mais son intégration est difficile : certains élèves lui en veulent, notamment un camarade dont le père pourrait être licencié par celui de Frederika. La tension monte jusqu'à un bizutage humiliant où, après le sport, ses vêtements lui sont volés.

SUITE... Peu à peu, Frederika se rapproche d'Antero, avec qui elle partage des moments plus intimes, faits de discussions et de silences complices, puis s'intègre au groupe lors d'une soirée. Elle se lie également à Pasini, touchée par sa difficulté à faire le deuil de son père, tandis qu'elle-même porte la perte de sa mère. Tout bascule lorsque, au cours d'une fête, Pasini surprend Frederika et Antero en train de s'embrasser. Fou de jalousie, Pasini erre dans la nuit, avant d'être renversé par une voiture. À l'hôpital, le groupe se fissure et Frederika se retrouve isolée. Une inscription insultante apparaît bientôt sur un mur du lycée, cristallisant le rejet dont elle est victime. L'année s'achève sur des départs : Frederika s'en va étudier l'architecture, tandis qu'Antero s'oriente vers des études de lettres à Bologne.

UNE ANNÉE
ITALIENNE

télé
7
JOURS



UNE ANNÉE ITALIENNE **777**

Septembre 2007. Fred, Suédoise de 17 ans, commence une année de terminale au lycée technique de Trieste, dans le Nord de l'Italie. Étrangère, seule fille dans l'établissement, elle affronte les regards et les propos sexistes. Dotée d'un fort caractère, elle finit par se lier d'amitié avec trois garçons. Ensemble, ils expérimentent de nouveaux sentiments, confrontent leurs doutes, leurs désirs, mettant leur amitié à rude épreuve... Laura Samani signe un récit d'apprentissage gorgé de soleil et de vitalité, teinté de cruauté lorsqu'arrivent

les désillusions. Portée par la justesse de ses jeunes interprètes, la cinéaste dépeint avec délicatesse et beaucoup de fraîcheur, sans éluder la masculinité toxique, ce passage à l'âge adulte. **I.M.**

Comédie dramatique de Laura Samani, avec Stella Wendick, Giacomo Covi, Pietro Giustolisi... 1 h 45

CAHIERS DU CINEMA



UNE ANNÉE
ITALIENNE

Une année italienne

de Laura Samani

Italie, France, 2025. Avec Stella Wendick, Giacomo Covi, Pietro Giustolisi. 1h42. Sortie le 10 juin.

Après *Piccolo corpo* (2021), situé en 1900, Laura Samani aborde dans son second long métrage une période plus contemporaine et un thème clairement autobiographique. Bien qu'inspirée par le roman *Un anno di scuola* de Giani Stuparich, la réalisatrice transpose *Une année italienne* dans son propre lycée à Trieste, en se référant aux événements qui ont marqué son année de terminale. Fred, une jeune Suédoise dont le père rejoint la direction de l'usine de la ville, intègre l'année du bac une classe entièrement masculine. Victime de harcèlement en raison de ses origines étrangères, elle s'allie à un groupe de trois lycéens qui tombent tour à tour sous son charme, faisant d'elle le personnage pivot de leur « bande à part ». L'un des aspects les plus intéressants du film réside dans sa manière d'explorer la géographie de Trieste, notamment sa proximité avec la Slovénie au moment où celle-ci venait d'intégrer l'Union européenne. La frontière devient alors un véritable enjeu identitaire, un espace métaphorique reflétant les promesses et les angoisses du passage à l'âge adulte. Dans une très belle scène à un poste-frontière désert, Antero, l'un des garçons du groupe, tente de séduire Fred en mimant avec malice et sensualité le rituel du contrôle des passeports. Laura Samani peine malheureusement à dépasser certains clichés des récits d'apprentissage, notamment la solidarité masculine fragilisée par l'arrivée d'une figure féminine fortement sexualisée. Reste toutefois la présence magnétique de Stella Wendick dans le rôle de Fred : une jeune actrice au charisme remarquable, qui porte le film de bout en bout.

Ariel Schweitzer



**BANDE
A PART**

**UNE ANNÉE
ITALIENNE**

Une année italienne de Laura Samani

Deuxième long-métrage de la réalisatrice de *Piccolo corpo*, *Une année italienne* regarde avec justesse et tendresse ce moment charnière entre enfance et âge adulte, entre réalité et espoir, entre amour et amitié.

Il y a 2 heures

À Trieste en 2007, une adolescente orpheline de mère arrive de Suède avec son père, muté dans une usine de la région. Fred se retrouve, en terminale technique, la seule fille d'une classe de garçons et se lie d'amitié avec trois inséparables grandes gueules, les dragueurs, hâbleurs, charmeurs Pasini, Antero et Mitis. Ils forment bientôt un groupe soudé, qui révèle les différences entre leur comportement et l'âme qu'ils cachent derrière, mais les sentiments de Fred pour l'un d'eux chahutent leur amitié.

On voit bien la difficulté, en résumant l'intrigue, à faire saillir l'intérêt particulier de cette énième variation sur la fin de l'adolescence. Et pourtant, ce chemin d'apprentissage affiche un charme inouï, une justesse de ton et de regard, et une subtile tendresse pour tous ses personnages. Sur les rapports des filles et des garçons, la difficulté à se positionner, à ne pas mélanger désir, amour et camaraderie, *Une année italienne* réussit à convaincre sans clichés et captiver sans afféterie.

Il y a, dans le titre en VO *Un anno di scuola*, cette notion de l'école prison ouverte, où s'ébattent les personnages et dont ils s'échappent, d'ailleurs, en séchant les cours. Comme ils tentent d'échapper à la banalité de leur vie de presque adultes, avec des destins, pour certains, tout tracés : quitter Trieste, ou au contraire y rester pour reprendre la tradition familiale. Le film touche au cœur et atteint l'universalité. Il échappe avec intelligence à toute une série d'idées reçues sur cet âge, dix-sept ans, où l'on est sérieux, contrairement à l'adage, mais aussi désinvolte, chaviré, rigolo, inquiet, plein d'espoir. Et surtout indécis, quoique bardé de certitudes...

La réalisatrice **Laura Samani** signe avec ce deuxième long-métrage après le très beau *Piccolo corpo* présenté en 2022 à la Semaine de la Critique du Festival de Cannes, un magnifique récit initiatique. Qui capte comme par magie les sentiments, les tensions, les doutes. En adaptant un roman de **Giani Stuparich**, elle adopte le point de vue féminin. Ce qui ne l'empêche pas de plonger dans la tête de tous les protagonistes avec une justesse fabuleuse, une précision délicate, une grâce absolue. Il faut dire que les jeunes interprètes, qui font tous ici leurs débuts à l'écran, sont éblouissants. Étrangement, *Une année italienne* présenté dans la section parallèle Orizzonti au dernier festival de Venise, a valu un prix d'interprétation au seul **Giacomo Covi** (Antero), alors que **Stella Wendick** (Fred), **Pietro Giustolisi** (Pasini) et **Samuel Volturmo** (Mitis) auraient pu le rejoindre dans un prix collectif pas volé.

Isabelle Danel

LE PROGRÈS

UNE ANNÉE
ITALIENNE

À Trieste, en Italie, une fille et trois garçons, et l'histoire de la fin de leur année de lycée et de leur entrée dans l'âge adulte. Entre eux circulent les sentiments, les rires, la complicité, mais aussi déjà grandissent les ombres de leurs incertitudes, de leurs angoisses et de leur peur de l'avenir.

Entre récit d'apprentissage, film de copains et romance débutante, cette chronique épatante d'une jeunesse italienne par Laura Samani. Ressource sa vitalité auprès d'un quatuor de jeunes acteurs solaires et séduisants en diable, qu'on jurerait voir grandir le temps de ce cinéma. Pour la première fois à l'écran, ils sont énergiques, touchants, vulnérables, et aussi, bourrés de talent.

Les beaux débutants Stella Wendick, Giacomo Covi, Pietro Giustolisi et Samuel Volturro bluffent par leur fraîcheur, leur naturel désarmant, comme si le scénario avait attrapé leur vérité, et que la caméra s'était empressée de la filmer avant qu'elle ne s'abîme et se métamorphose, avec une sensibilité à fleur de peau, qui déborde de rires et de larmes, d'amour et d'amitié.

Une année italienne : le dernier été de l'innocence avant le grand basculement

Entre nostalgie et désillusion, *Une année italienne* replonge dans cette dernière année avant l'âge adulte, lorsque l'amitié semblait éternelle et que tout restait encore possible.

Septembre 2007. Fred (Stella Wendick), une adolescente suédoise, arrive à Trieste pour terminer son année de lycée. Unique fille d'une classe essentiellement masculine, elle attire rapidement l'attention d'Antero (Giacomo Covi), de Pasini (Pietro Giustolisi) et de Mitis (Samuel Volturno), trois amis inséparables qui vivent leurs derniers mois avant l'entrée dans l'âge adulte. Entre attirances, rivalités, blessures enfouies et rêves d'avenir, cette année charnière bouleverse les équilibres du groupe et laisse derrière elle des souvenirs qui ne s'effaceront jamais.

Notre avis en quelques mots

Laura Samani dévoile dans *Une année italienne* toute la brutalité de l'adolescence, mais ce point de passage entre le lycée et l'université. On espère encore de grandes choses ou bien on ne voit pas ce que d'autres ont déjà vu en nous.

Fred incarnée par Stella Wendick incarne l'inconnue et le possible, elle va donner un nouveau souffle à Antero (Giacomo Covi). Face à eux Pietro Giustolisi incarne Pasini une âme brisée qui se noie dans l'excès, et Samuel Volturno (Mitis) incarne ces grandes gueules, aimant et protectrices, qui vivent à travers leur famille de cœur, ces amis choisis.

Le film incarne cette génération, celle des années 90, qui en 2007 découvrira que le monde est grand, verra les bouleversements techniques, les réseaux sociaux et toutes les mutations où les sorties au parc ou les soirées entre potes vont se numériser ! Un moment de nostalgie, où l'on revit par procuration nos années lycées, aussi belles qu'étranges.

Les années 90-2000 avant les smartphones, l'époque dorée des amitiés réelles avant les relations parasociales

L'une des grandes forces d'*Une année italienne* réside dans sa capacité à capturer un moment historique aujourd'hui presque disparu. Le film se déroule en 2007, à la veille d'une transformation culturelle majeure. Les personnages vivent encore dans un monde où les relations humaines passent d'abord par la présence physique, les regards échangés, les trajets effectués ensemble et les lieux investis collectivement. Cette génération appartient à une période de transition fascinante. **Les réseaux sociaux existent déjà à l'horizon mais n'ont pas encore remodelé les interactions quotidiennes.** Les adolescents du film se retrouvent dans les rues, dans les bars, dans leurs repaires improvisés ou sur les bancs du lycée. Ils apprennent à se connaître à travers le temps partagé plutôt qu'à travers des profils numériques. Cette différence produit une densité émotionnelle particulière. Chaque dispute possède un poids réel puisqu'il n'existe aucun bouton permettant de disparaître momentanément derrière un écran. Chaque déclaration engage celui qui la formule. Chaque silence devient visible.

Antero apparaît ainsi comme l'incarnation de ces jeunes adultes qui regardent l'avenir avec autant d'espoir que d'inquiétude. Son attirance pour Fred ne se limite jamais à une simple intrigue sentimentale. Elle traduit l'angoisse de voir le groupe changer, de voir l'enfance se dissoudre sous ses yeux. À l'inverse, Pasini représente la fragilité de ceux qui peinent à trouver leur place dans cette période de transition. Son rapport à l'excès, à la fête ou au danger ressemble moins à une rébellion qu'à une tentative maladroite de combler un vide intérieur. Mitis, lui, incarne cette figure universelle de l'ami protecteur, parfois excessif, souvent bruyant, mais profondément attaché à sa famille choisie. Le film montre avec finesse que ces amitiés ne reposent pas seulement sur des centres d'intérêt communs. Elles constituent un véritable système affectif. Les jeunes se construisent les uns par rapport aux autres. Ils expérimentent le monde à travers le regard du groupe.

Pour le spectateur ayant connu cette époque, l'expérience prend une dimension presque anthropologique. Le film agit comme une capsule temporelle. Les vêtements, les habitudes, les déplacements à pied, les discussions sans téléphone à la main, tout rappelle un monde où l'attention demeurerait plus difficile à fragmenter. Cette nostalgie ne relève pourtant jamais d'un simple exercice de mémoire. Elle révèle aussi ce qui a été perdu. Les personnages vivent dans une société où l'exposition publique demeure limitée. Une humiliation reste locale. Une rumeur circule dans les couloirs du lycée ou dans un quartier. Aujourd'hui, une partie de ces conflits migrerait vers les réseaux sociaux avec une ampleur différente. Le film rappelle alors que l'adolescence d'avant les smartphones possédait sa propre brutalité, mais qu'elle conservait également des espaces de respiration, d'oubli et de reconstruction. Cette dimension donne à *Une année italienne* une résonance particulière pour les spectateurs ayant grandi entre les années 90 et les années 2000.

La douceur italienne, mais la cruauté de l'adolescence

Sous ses airs de chronique solaire, *Une année italienne* développe un regard particulièrement lucide sur les mécanismes sociaux qui gouvernent les groupes adolescents. Trieste apparaît souvent comme un décor accueillant, baigné d'une douceur méditerranéenne où les promenades, les discussions et les soirées entre amis semblent suspendre le temps. Pourtant cette apparente légèreté dissimule une violence diffuse. Le film montre combien l'adolescence est aussi un âge de hiérarchies implicites, de domination symbolique et de recherche permanente de reconnaissance. Fred devient rapidement le point de convergence de tous ces phénomènes. Son arrivée agit comme un révélateur. Elle ne crée pas les tensions du groupe, elle les rend visibles.

La jeune femme occupe une position paradoxale. Elle est admirée, désirée, observée, parfois idéalisée. Pourtant cette attention constante se transforme progressivement en piège. Le film montre comment le regard collectif finit par réduire l'individu à une fonction. Fred cesse parfois d'être perçue comme une personne pour devenir un enjeu autour duquel gravitent les frustrations et les rivalités masculines. Cette situation produit chez le spectateur un sentiment d'inconfort particulièrement fort. Derrière les plaisanteries, les maladresses et les gestes impulsifs apparaissent des mécanismes sociaux profondément enracinés. Le désir devient parfois une forme de pression. L'appartenance au groupe exige des compromis. L'intégration suppose certaines renoncements. Fred se retrouve confrontée à cette contradiction fondamentale de l'adolescence : vouloir être acceptée sans perdre son identité.

Cette tension traverse également les parcours masculins. Antero découvre que l'amour ne protège pas de la jalousie. Pasini révèle les blessures invisibles qui se cachent derrière les comportements autodestructeurs. Mitis, malgré son apparente assurance, cherche lui aussi sa place dans un monde en train de changer. Le film évite soigneusement les caricatures. Aucun personnage n'est réduit à une fonction morale simple. Chacun porte sa part de vulnérabilité. Cette complexité psychologique donne au récit une profondeur rarement atteinte dans les films consacrés au passage à l'âge adulte.

Ce qui touche finalement le plus dans *Une année italienne*, c'est la coexistence permanente entre la beauté du souvenir et la douleur de l'expérience vécue. Le spectateur reconnaît ces moments où l'on croyait tout comprendre alors que l'on découvrait seulement les premières contradictions du monde adulte. Le lycée apparaît comme un espace clos où les émotions prennent des proportions gigantesques parce qu'elles sont souvent vécues pour la première fois. L'amour, la honte, l'amitié, la trahison ou le désir semblent absolus. Quelques années plus tard, beaucoup de ces événements paraîtront dérisoires. Pourtant ils continuent de façonner durablement les individus. Le film rappelle ainsi que l'adolescence n'est pas seulement une période de formation intellectuelle. C'est aussi un laboratoire émotionnel où se forgent les rapports futurs aux autres, à soi-même et au monde.

Une année italienne réussit à conjuguer chronique générationnelle et observation psychologique. Derrière la nostalgie des années 2000 se dessine un portrait précis d'une jeunesse suspendue entre l'insouciance et les responsabilités à venir. Le film rappelle avec justesse que les plus grands bouleversements ne surviennent pas toujours lors des événements extraordinaires, mais souvent durant cette dernière année où l'on quitte l'adolescence sans être encore tout à fait adulte.

« Une année italienne » : l'amitié pour seul repère

par Léa Raymond
05.06.2026

Une année italienne de Laura Samani sort le 10 juin, l'occasion de profiter de l'arrivée de l'été pour se plonger dans un film doux et qui laisse le public avec un sentiment puissant de nostalgie.

Avec *Une année italienne*, adapté du roman de Giani Stuparich, Laura Samani nous ramène à l'époque du lycée lorsque le baccalauréat était notre problématique principale. Fred (Stella Wendick), une suédoise de 17 ans, suit son père à Trieste en Italie où il a obtenu un emploi. Elle passe alors son année de terminale dans un lycée technique entièrement composé de garçons. Amitié, amour, joie et tristesse, tout y passe. Présenté à la Mostra de Venise 2025, le film laisse une marque certaine sur les spectateur.ice.s, touché.e.s par des personnages auxquels il est facile de s'attacher ou dans lesquels se reconnaître.

Une expérience féminine

Entre brimades et humiliations, l'arrivée de Fred dans son nouveau lycée est une catastrophe. Au milieu des adolescents, tous des garçons, elle est constamment sexualisée sans que personne n'y fasse rien. Mais le temps passe et elle va finalement se lier d'amitié avec 3 d'entre eux : Antero (Giacomo Cevi), Mitis (Samuel Volturmo) et Pasino (Pierto Giustolisi). Des acteur.ice.s amateur.ice.s surprenants et qui nous immergent immédiatement dans leur quotidien.

La réalisatrice réinvente, en 2007, le récit de Giani Stuparich qui prenait place, à l'origine dans le roman, en 1929. Laura Samani s'adapte alors à un état d'esprit ancré dans cette période, en Italie. Pasino qui embrasse Fred par surprise dès son premier jour au lycée est un évènement qui passe sous la trappe pour le reste du film. Et les deux adolescents deviendront amis par la suite sans problème.

Le film pose le doigt sur un grand débat de société : est-ce que l'amitié homme-femme est possible dans un monde où les femmes sont seulement envisagées comme des partenaires ? Mitis le dit lui même : Fred est pour lui « *comme un mec* » et il peut donc avoir une amitié platonique avec elle. Mais elle finit par déranger ce trio, dans lequel deux d'entre eux vont tomber amoureux d'elle. Elle en choisit un et l'autre le vit mal, ce qui entraîne l'explosion du groupe et la reprise de son harcèlement.

La cinéaste montre avec réalisme les remarques et comportements désobligeants que peuvent subir les adolescentes durant leur scolarité, dans une école mixte ou non. Le lycée n'est alors plus un lieu sécurisant et les adultes, censés être responsables d'eux, évitent avant tout le conflit et se taisent. Imprégnés par une société sexiste, ils leur semblent presque normal qu'une filles au milieu des garçons ne les laissent pas indifférents.

Une insouciance bientôt révolue ?

Pendant près de deux heures, le temps de l'insouciance, des premières fois, des découvertes et des doutes défilent à l'écran. On retrouve une certaine beauté dans l'amitié de Fred et des trois garçons qui devient la *safe zone* de la jeune femme. Ils se racontent leur deuil sans peur : Fred a perdu sa mère et Pasino, son frère.

Mais fin d'année oblige, l'achèvement du film signe également la séparation du groupe. Avec délicatesse, *Une année italienne* explore cette période de transition entre l'adolescence et le début de la vie d'adulte où les erreurs sont encore permises. C'est alors une expérience presque universelle que le film partage, sur fond de questionnement autour du sexisme ambiant dans le milieu scolaire.

La bande originale d'*Une année italienne* sert également à sa narration. Elle permet de recréer l'atmosphère de Trieste et du nord-est de l'Italie au début des années 2000 avec des titres indie rock, punk rock et alternative qui ont considérablement marqué la région Frioul-Vénétie Julienne à cette période. Comme la photographie qui retranscrit le passage des saisons lors de l'année de terminale de Fred, aucun élément n'est laissé au hasard.

UNE ANNÉE
ITALIENNE

Le photoblog de Renaud Monfourny

photographe des Inrockuptibles

SOMMAIRE

laura samani



Pour son second long métrage, Laura Samani se replonge un peu dans son adolescence lycéenne. L'année 2007 et une insouciance qui semble déjà nostalgique en comparaison à l'ambiance anxieuse d'aujourd'hui. Si le film commence dans les comportements de petits machos qui met un peu mal à l'aise face à une fille suédoise qui arrive dans leur lycée technique, la réalisatrice nous guide ensuite subtilement vers une très belle chronique italienne de l'adolescence. Un film doux, comme la lumière italienne de l'automne...